

Commence la

Séminaire de Philosophie Le Docteur LACAN

Mardi 17 Janvier 1962 VIII

Je ne pense pas que paradoxe puisse apparaître au premier abord la symbolisation sur laquelle j'ai terminé mon discours la dernière fois, faisant supporter le sujet par le symbole mathématique de racine de -1 ; je ne pense pas que tout pour vous puisse n'être là dedans que pure surprise. Je veux dire qu'à se rappeler la démarche cartésienne elle-même, on peut oublier ce à quoi cette démarche mène son auteur. Nous voilà partis d'un bon pas vers la vérité, plus encore : cette vérité n'est nullement, chez lui comme chez nous, née en la possibilité d'une dimension qui la distingue de la réalité, cette vérité sur quoi Descartes d'avance de son pas conquérant, s'est bien de celle de la chose qu'il s'agit, et ceci nous mène à quoi ? à vider le monde jusqu'à n'en plus laisser que ce vide qui s'appelle l'étendue. Comment cela est-il possible ?

Vous le savez ; il va choisir comme exemple à l'oc-

se fondre un bloc de cire. Est-ce par hasard qu'il choisit cette matière ? ce n'est pas qu'il y est entraîné parce que c'est la matière idéale pour recevoir le sceau, la signature divine. Pourtant, après cette opération quasi alchimique qu'il poursuit devant nous, il va la faire s'évanouir, se réduire à n'y être plus que l'étendue pure, plus rien qui puisse s'imprimer si justement dans sa démarche : plus de rapport entre le signifiant et aucune trace naturelle, si je puis m'exprimer ainsi, si très honnêtement trace naturelle par excellence qui constitue l'imaginaire du corps. Ce n'est pas dire justement que cet imaginaire puisse être radicalement repoussé ; il est séparé de là du signifiant, il est ce qu'il est : effet du corps, et comme tel récusé comme témoin d'aucune vérité ; rien à en faire que d'en vivre de cette imaginaire théorie des passions, mais surtout pas penser avec ; l'homme pense avec un discours réduit aux évidences de ce qu'on appelle la lumière naturelle, c'est-à-dire un groupe logique qui dès lors aurait pu être autre si Dieu l'avait voulu. Ce dont Descartes ne peut encore s'apercevoir, c'est que nous pouvons le vouloir à sa place, c'est que quelque 150 ans après sa mort, la théorie des ensembles, il l'aurait complété ou même les chiffres un et zéro qui ne sont que l'objet d'une définition littérale, d'une définition axiomatique purement formelle, étaient nés. Il aurait pu faire

5. L'économie du Dieu véritable, du Dieu trompeur ne pouvant être que celui qui tricherait dans la résolution des équations elles-mêmes. Mais personne n'a jamais vu ça : il n'y a pas de miracle combinatoire si ce n'est le sens que nous lui donnons : c'est déjà suspect chaque fois que nous lui donnons un sens. C'est pourquoi le Verbe existe, mais non pas le Dieu de Descartes. Pour que le Dieu de Descartes existe, il faudrait que nous ayons un petit commencement de preuve de sa volonté créatrice à lui dans le domaine des mathématiques. Or, ce n'est pas lui qui a inventé le transfini, c'est nous. C'est bien pourquoi l'histoire nous témoigne que les grands mathématiciens, qui ont ouvert cet au-delà de la logique divine, Euler tout le premier, ont eu très peur : ils savaient ce qu'ils faisaient, ils concentraient non pas le vide de l'étendue du pas cartésien, qui finalement malgré Pascal ne fait plus peur à personne parce qu'en s'occupant à aller l'habiter, de plus en plus loin, mais le vide de l'Autre, lieu infiniment plus redoutable puisqu'il y faut quelque chose. C'est pourquoi, corrigeant de plus près la question du sens du sujet tel qu'il s'évoque dans la méditation cartésienne, je ne crois là rien faire - même si j'explicite sur un domaine tant et fois parcouru qu'il finit par paraître en devenir réservé à certains - je ne crois pas faire quelque chose dont il puisse se désintéresser, cela même pour autant que la question est co-

Dieu, le transfini
son invention.

le vide de l'Autre

{ Quelle, plus actuelle qu'aucune, et plus actualisée encore, je crois pouvoir vous le montrer, dans la psychanalyse qu'ailleurs.

Ce sera quoi je vais donc aujourd'hui vous ramener, c'est à une considération, non de l'origine, mais de la position du sujet, pour autant qu'à la racine de l'acte de la parole il y a quelque chose, un moment où elle s'insère dans une structure de langage et que cette structure de langage, en tant qu'elle est caractérisée à ce point originel, j'essaie de la rassembler, de la définir autour d'une thématique qui, de façon imagée, incarnée, exprime dans l'idée d'une contemporanéité originelle de l'écriture du langage lui-même, en tant que l'écriture est connotation signifiante, que la parole ne l'agrade pas tant qu'elle ne la lie que la pensée du signifiant à un certain niveau du réel est un des arcs et racines, c'est pour nous sans doute la principale à connaître : la venue au jour des effets, & dits effets de sens.

Dans ce rapport premier du sujet, dans ce qu'il projette devant lui par le seul fait de s'engager par sa parole, d'abord halbutante, puis classique voire confusionnelle dans le discours commun, ce qu'il projette en arrière de son acte c'est là que se produit ce quelque chose vers quoi nous avons le courage d'aller pour l'interroger au nom de la formule

"Wo es war, soll ich werden" & nous tenterions à pousser vers une formule très légèrement différemment accentuée dans le sens d'un étant ayant été, d'un parce-que, qui subsiste pour autant que le sujet s'avançant ne peut ignorer. Il faut un travail de profond retournement de sa position qu'il puisse saisir déjà. Là quelque chose nous dirige vers quelque chose qui est, très inversé, nous suggère la remarque que à soi toute seule, dans son existence, la négation n'est pas depuis toujours sans receler une question. Qu'est-ce qu'elle suppose ? Suppose-t-elle l'affirmation sur laquelle elle s'appuie ? Sans doute, mais cette affirmation, est-ce bien elle seulement, l'affirmation de quelque chose de réel qui serait simplement donné ? Ce n'est pas sans surprise, ce n'est pas non plus sans malice que nous pouvons trouver sous la plume de Bergson quelques lignes par lesquelles il s'élève contre toute idée négative, position bien conforme à une pensée dans son fond ultime, chose à une sorte de réalisation naïve :

"Il n'y a plus ces non, pas moins dans l'idée d'un objet conçu comme n'existant pas, que dans l'idée de ce même objet conçu comme existant, car l'idée de l'objet n'existant pas est nécessairement de l'idée de l'objet existant avec en plus la représentation d'une exclusion de cet objet par la réalité actuelle prise en bloc".

Est-ce ainsi que nous pouvons nous contenter de le situer ? - pour un instant, portons notre attention vers

la négation

La négation elle-même - c'est ainsi que nous pourrions nous contenter, dans une simple expérience de son usage, de son emploi d'en saisir les effets.

Vous savez à cet endroit pas tous les chemins d'une enquête linguistique est quelque chose que nous ne pouvons nous refuser. Au reste, déjà nous sommes- nous avancés dans ce sens, et si vous vous en souvenez bien l'allusion a été faite ici des longtemps - les remarques certainement très suggestives, elles éclairantes, de Fichon ou de Lacourrette dans leur collaboration à une grammaire fort riche et très féconde à considérer, grammaire spécialement de la langue française dans laquelle leurs remarques viennent à pointer qu'il n'y a pas, disent-ils, à proprement parler de négation en français. Ils entendent dire que cette forme simplifiée à leur sens de l'obscure radicale, telle qu'elle s'exprime à la chute de certaines phrases allemandes, j'entends à la chute parce que c'est bien le terme "nicht", venir d'une façon surprenante à la conclusion d'une phrase poursuivie en registre qui a permis à l'auditeur de rester jusqu'à son terme dans la plus parfaite indifférence et finalement dans une position de créance par ce "nicht" qui laature, toute la signification de la phrase se trouve exclue, exclue de quoi ? du champ de l'admissibilité de la vérité. Fichon remarque, non sans pertinence, que la division,

La négation en français
selon Lacourrette et Fichon.

la schize plus ordinaire en français de la fonction de la négation entre un ne d'une part et un mot auxiliaire, le pas, le personne, le rien, le point, la nie, le goute, qui occupent une position dans la phrase énonciative qui reste à préciser par rapport au ne nommé d'abord, que ceci nous suggère notamment, - à regarder de près l'usage séparé qui peut en être fait d'attribuer à l'un de ces fonctions une signification dite discordantielle à l'autre, une signification exclusive.

C'est justement d'exclusion du réel que serait chargé le pas, le point, tandis que le ne exprimerait cette dissonance, parfois tellement subtile qu'elle n'est qu'un ombre, et notamment dans ce fameux ne, dont vous savez que j'ai fait grand état pour essayer pour la première fois justement d'y montrer quelque chose comme la trace du sujet de l'inconscient, le ne dit explicite, le ne de ce "je crains qu'il ne vienne", vous touchez aussitôt du doigt qu'il ne veut rien dire d'autre que "je crains qu'il vienne" : il exprime la discordance de vos propres sentiments à l'endroit de cette personne ; qu'il véhicule en quelque sorte la trace, combien plus suggestive d'être incarné dans son signifiant puisque nous l'appelons en psychanalyse ambivalence "je crains qu'il ne vienne", ce n'est pas tant exprimer l'ambiguïté de nos sentiments que par cette surcharge montrer combien, dans un certain type de relations,

le "ne" discordant

est capable de ressurgir, d'émerger, de se reproduire, de se renouveler en une béance, cette distinction du sujet de l'acte de l'énonciation en tant que tel par rapport au sujet de l'énoncé, même s'il n'est pas présent au niveau de l'énoncé d'une façon qui le désigne. "Je crains qu'il ne vienne", c'est un tiers, ce serait s'il était dit "je crains que je ne fasse", ce qui ne se dit guère, encore que ce soit concevable qui serait au niveau de l'énoncé ; pourtant ceci importe peu, il est désignable, vous voyez d'ailleurs que je peux l'y faire rentrer au niveau de l'énoncé et un sujet marqué ou pas au niveau de l'énonciation représenté ou non nous amène à nous poser la question de la fonction du sujet, de sa forme, de ce qu'il supporte et à ne pas nous tromper, à ne pas croire que c'est simplement le je qui, dans la formulation de l'énoncé, le désigne comme celui qui dans l'instant qui définit le présent, porte la parole. Le sujet de l'énonciation a peut-être toujours un autre support, ce que j'ai articulé c'est que bien plus que ce petit je ici saisissable sous la forme explétive, c'est là que nous devons reconnaître, à proprement parler dans un cas exemplaire, le support, et aussi bien ce n'est pas dire bien sûr non plus que dans ce phénomène d'exception nous devons reconnaître son support exclusif. L'usage de la langue va se permettre d'accentuer devant vous d'une façon très banale, non pas dans la distinction de Fichon - à la

vérité je ne la crois pas contenable jusqu'à son terme descrip-
 tif ; phonétologie, elle repose sur l'idée pour nous insaisissable
 qu'en puisse en quelque sorte fragmenter les mouvements de
 la pensée. Néanmoins, vous savez cette conscience linguistique
 qui nous permet tout de suite d'apprécier l'originalité du cas
 où vous avez souligné, où vous parvenez dans l'usage actuel de
 la langue - cela n'a pas toujours été ainsi, dans des temps
 archaïques la forme que je vais maintenant formuler devant vous
 était la plus commune ; dans toutes les langues, une évolution
 se marque comme d'un glissement que les linguistes essaient de
 caractériser des formes de la négation. Le sens dans lequel ce
 glissement s'exerce, j'en dirai peut-être tout à l'heure la li-
 gne générale ; elle s'exprime sous la plume des spécialistes,
 mais pour l'instant prenons le simple exemple de ce qui s'offre
 à nous tout simplement dans la distinction entre deux formules
 également admissibles, également reçues, également expressives,
 également communes : celui du "je ne sais" avec le "j'sais pas".
 Je pense tout de suite quelle en est la différence, différence
 d'accent. Ce "je ne sais" n'est pas sans quelque considération, il
 est littéraire, il veut quand même mieux que "jeunes nations".
 Mais il est du même ordre. Ce sont tous les deux Karlvaux, sinon
 rivaux. Ce qu'il exprime, ce "je ne sais", c'est essentiellement
 quelque chose de tout à fait différent de l'autre mode d'expres-

sion, celui du "j'sais pas" : il exprime l'oscillation, l'hésitation, voire le doute. Si j'ai évoqué Marivaux ce n'est pas pour rien : il est la forme ordinaire sur la scène où peuvent se formuler les aveux, voilés. Auprès de ce "je ne sais", il faudrait s'amuser à orthographier, avec l'ambiguïté donnée par mon jeu de mots, le "j'sais pas" par l'assimilation qu'il subit du fait du voisinage du s inaugural du verbe, le j du je devient un je aspirant qui est par là sifflante sourde. Le ne ici avalé disparaît : toute la phrase vient reposer sur le pas lourd de l'occlusive qui la détermine. L'expression ne prendra son accent d'accentuation un peu dérisoire, voire peu lassière à l'occasion, justement de son discord avec ce qu'il y aura exprimé alors. Le "j'sais pas" marque, si je puis dire, même le coup de quelque chose où tout au contraire le sujet vient se collapser, s'applatir. "Comment ça t'est-il arrivé" demande l'autorité, après quelque triste mésaventure, au responsable : "j'sais pas". C'est un trou, une béance qui s'ouvre au fond de laquelle ce qui disparaît, s'engouffre, c'est le sujet lui-même, mais ici il n'apparaît plus dans son mouvement oscillatoire dans le support qui lui est donné de son mouvement originel, mais tout au contraire sous une forme de constatation. Son ignorance à proprement parler exprimée, assumée, est plutôt projetée, constatée, quelque chose qui se présente comme un

n'être pas là projeté sur une surface, sur un plan où il est
comme tel reconnaissable.

Est-ce que nous approchons par cette voie
dans ces remarques contrôlables de mille sortes par toutes sor-
tes d'autres exemples : c'est quelque chose dont au minimum
nous devons retenir l'idée d'un double verbe. Est-ce que
ce double verbe est vraiment d'opposition, comme Platon le
laisse entendre, quant à l'appareil lui-même, est-ce qu'un ana-
lyse plus poussée peut nous permettre de le résoudre ? Remar-
quons d'abord que le ne de ces deux tentes à l'air s'y subit
l'attraction de ce qu'on peut appeler le groupe de tête de la
phrase, pour autant qu'il est saisi, supporté par la force
pronominale : ce peloton de tête en français est remarquable
dans les formules qui l'accablent telles que "je le", "je le
lui", ceci groupé avant la verbo, certainement pas sans refléter
une profonde nécessité structurale ; que le ne vienne s'y agré-
ger, je dirais que ce n'est pas là ce qui nous paraît le plus
remarquable, ce qui nous paraît le plus remarquable est ceci :
c'est qu'à venir s'y agréger il en accentue ce que j'appellerais
la signification. Remarquez en effet que ce n'est pas le
hasard si c'est au niveau d'un "je ne sais", d'un "je ne puis",
d'une certaine catégorie qui est celle des verbes, que se si-
tue, s'inscrit la position subjective elle-même, comme telle,

que j'ai trouvé son exemple d'emploi isolé de ne. Il y a en effet tout un registre de verbes dont l'usage est propre à nous faire remarquer que leur fonction change profondément d'être employée à la première ou à la seconde ou à la troisième personne. Si je dis "je crois qu'il va pleuvoir", ceci ne distingue pas de une énonciation qu'il va pleuvoir, un acte de croyance ; je crois qu'il va pleuvoir constitue simplement le caractère contingent de sa prévision. Observez que les choses se modifient si je passe aux autres personnes : "tu crois qu'il va pleuvoir" fait beaucoup plus appel à quelque chose, celui à qui je m'adresse, je fais appel à son témoignage. "Il croit qu'il va pleuvoir" donne de plus en plus de poids à l'indépendance du sujet à sa croyance. L'introduction du ne sera toujours différente quand il vient s'ajouter à ces trois supports pronominaux de ce verbe qui a ici fonction variée au départ de la nuance énonciative jusqu'à l'absence d'une position du sujet ; le poids du ne sera toujours pour le ramener vers la nuance énonciative. Je ne crois pas qu'il va pleuvoir, n'est encore plus lié au caractère de suggestion dispositionnelle qui est la nôtre. Cela peut n'avoir absolument rien à faire avec une non croyance, mais simplement avec une bonne humeur. Je ne crois pas qu'il va pleuvoir, je ne crois pas qu'il pleuve, cela veut dire que les choses ne paraissent pas trop mal se présenter.

le "ne" aident la même énonciation.

De même, à l'adjointure aux deux autres formulations, ce qui d'ailleurs va distinguer deux autres personnes, le ne tendra à "jeiser" ce dont dans les autres formules il s'agit ; "tu ne crois pas qu'il va pleuvoir, il ne croit pas qu'il doit pleuvoir", c'est bien en tant que je sais bien attirer vers le je qu'ils seront par le fait que c'est avec l'adjonction de cette petite particule négative qu'ils sont ici introduits dans le premier membre de la phrase.

Est-ce à dire qu'en face nous devons faire de pas quelque chose qui tout brutalement connote le pur et simple fait de la privation ? Ce serait assurément la tendance de l'analyse de Pichon, pour autant qu'il en trouve en effet à grouper les exemples à donner toutes les apparences. En fait, je ne le crois pas pour des raisons qui tiennent d'abord à l'origine même des signifiants dont il s'agit. Sûrement nous avons la gaité historique de leur forme d'introduction dans l'usage. Originellement "je n'y vais pas" peut s'accentuer par une virgule "je n'y vais pas à pas", si je puis dire "je n'y vais point", même pas un point, "je n'y trouve goutte", il n'en reste rien. Il s'agit bien de quelque chose qui, loin d'être dans son origine de connotation un trou de l'absence, exprime bien au contraire la réduction, la disparition sans doute, mais non achevée, laissant derrière elle le sillage du trait le plus petit, le plus évanouissant.

Le "pas" et la connotation
de l'absence.

5

En fait, ces mots faciles à restituer à leur valeur positive, au point qu'ils sont couramment encore employés avec cette valeur, reçoivent bien leur charge négative du glissement qui se produit vers eux, de la fonction du ne, et c'est si le ne était vide, c'est bien sur eux de sa charge qu'il agirait dans la fonction qu'il exerce. Quelque chose, si l'on veut dire, de la réciprocité, disons, de ce "pas" et de ce "ne" nous sera apporté par ce qui se passe quand nous inversons les ordres dans l'énoncé de la phrase.

Nous disons - exemple de logique - "pas un homme qui ne mente". C'est bien là le pas qui ouvre la face. Ce que j'entends ici désigner, vous faire saisir, c'est que le pas pour ouvrir la phrase ne joue absolument pas la même fonction qui lui serait attribuable, aux dires de Fichon, si celle-ci était celle qui s'exprime dans la formule suivante "j'arrive et je constate, il n'y a ici pas un chat". Entre nous, laissez-moi vous signaler au passage la valeur éclairante, privilégiée, voire redoublante de l'usage même d'un tel mot : pas un chat. Si nous avions à faire le catalogue des moyens d'expression de la négation, je proposerais que nous mettions à la rubrique ce type de mot pour devenir comme support de la négation, ils ne sont pas du tout sans constituer une catégorie spéciale. Qu'est-ce que le chat a à faire dans la question ? Mais laissons cela pour le moment.

101

§ "Pas un homme qui ne sente" montre sa différence avec ce concert de carences, quelque chose qui est tout à fait à un autre niveau et qui est suffisamment indiqué par l'emploi du subjonctif.

Is pas un homme qui ne sente est du même niveau qui motive, qui définit toutes les formes les plus discordantes, pour employer la terre de Pichon, que nous pourrions attribuer au ne depuis le "je crains qu'il ne vienne" jusqu'au "avant qu'il ne vienne", jusqu'au "plus petit que je ne le croyais", ou encore "il y a longtemps que je ne l'ai vu", qui posent, je vous le dis au passage, toutes sortes de questions que je suis pour l'instant forcé de laisser de côté. Je vous fais remarquer en passant ce que supporte une formule comme "il y a longtemps que je ne l'ai vu", vous ne pouvez pas le dire à propos d'un mort ni d'un disparu; "il y a longtemps que je ne l'ai vu" suppose que la prochaine rencontre est toujours possible. Vous voyez avec quelle prudence l'examen, l'investigation de ces termes doit être manié et c'est pourquoi, au moment de tenter d'exposer, non pas la dichotomie, un tableau général, le caractère divers de la négation, dans laquelle notre expérience nous apporte des entrées de matrices autrement riches que tout ce qui s'était fait au niveau des philosophes depuis Aristote jusqu'à Kant, et vous savez comment elles s'appellent, ces entrées de matrices : privation, frustration, castration. C'est

elles que nous allons essayer de reprendre pour les confronter avec le support signifiant de la négation tel que nous pouvons essayer de l'identifier.

Pas un homme qui ne mente, qu'est-ce que nous suggère cette formule ? homo mendax. Ce jugement, cette proposition que je vous présente sous la forme type de l'affirmative universelle, à laquelle vous savez peut-être que dans mon tout premier séminaire de cette année j'ai déjà fait allusion à propos de l'usage classique du syllogisme "tout homme est mortel" Socrate, etc... avec ce que j'ai commenté au passage de sa fonction transférentielle.

Je crois que quelque chose peut nous être apporté dans l'approche de cette fonction de la négation au niveau de la originelle, radicale par la condition du système formel des propositions telles qu'Aristote les a classées dans les catégories dites de l'universelle affirmative et négative et de la particulière dite également négative et affirmative.

Disons-le tout de suite : ce sujet dit de l'opposition des propositions, origine chez Aristote de toute son analyse, de toute sa mécanique du syllogisme, n'est pas sans présenter malgré l'apparence les plus nombreuses difficultés : dire que les développements de la logique la plus moderne ont

Cela dit, ces difficultés seraient très certainement dire quelque chose contre quoi toute l'histoire s'inscrit en faux. Mais au contraire, la seule chose qu'elle peut faire apparaître (évidente) c'est l'apparence d'uniformité dans la liaison que ces formules dites aristotéliennes ont rencontrée jusqu'à Kant puis que Kant gardait l'illusion que c'était là un édifice inébranlable. Assurément, ce n'est pas rien de pouvoir par exemple faire remarquer que l'accentuation de leur fonction affirmative et négative n'est pas articulée comme telle dans Aristote lui-même et que c'est beaucoup plus tard, avec Averroès probablement, qu'il convient d'en chercher l'origine. C'est vous dire qu'aussi bien les choses ne sont pas aussi simples quand il s'agit de leur appréciation. Pour ceux à qui besoin est de faire un rappel de la fonction de ces propositions, je vais les rappeler brièvement.

Hoze mendax, puisque c'est ce que j'ai choisi pour introduire ce rappel. Prenons la donc : hoze, et même que nls hoze : "Omne hoze mendax" = tout homme est menteur. Quelle est la formule négative ? Selon une forme qui porte et en beaucoup de langues : hoze omne non mendax peut suffire. Je veux dire que "omne hoze non mendax" veut dire que tout homme, il est vrai qu'il ne soit pas menteur. Néanmoins, pour la clarté, c'est le terme nullus que nous employerons : "nullus hoze non mendax".

Voilà ce qui est connu habituellement par les lettres respectivement A et E de l'universelle affirmative et de l'universelle négative.

Que va-t-il se passer au niveau des affirmations particulières ?

Puisque nous nous intéressons à la négation, c'est sous une forme négative que nous allons pouvoir ici les introduire : "non omnis homo mendax" = ce n'est pas tout homme qui est menteur, autrement dit je choisis et je constate qu'il y a des hommes qui ne sont pas menteurs. En somme, ceci ne veut pas dire que quelconque, aliquis, ne puisse être menteur. Allons donc mendax : telle est la particulière affirmative habituellement désignée dans la notation classique par la lettre I. Ici, la négative particulière sera, le non omnis étant ici résumé par nullus : "non nullus homo mendax" = il n'y a pas aucun homme qui ne soit pas menteur. En d'autres termes, dans toutes la mesure où nous avons choisi ici de dire que pas tout homme n'était menteur, ceci l'exprime d'une autre façon, à savoir que ce n'est pas aucun qu'il y ait à être non menteur.

Les termes ainsi organisés se distinguent de la théorie classique par les formules suivantes, qui les mettent réciproquement en position dite de contrôle et de subcontrôle :

c'est-à-dire que les propositions universelles s'opposent à leur propre niveau comme ne sachant et ne pouvant être vraies en même temps. Il ne peut en même temps être vrai que tout homme puisse être menteur et que nul homme ne puisse être menteur, alors que toutes les autres combinaisons sont possibles. Il ne peut en même temps être faux qu'il y ait des hommes menteurs et qu'il y ait des hommes non menteurs.

L'opposition dite contradictoire est celle par laquelle les propositions situées dans chacun de ces deux niveaux s'opposent diagonalement en ceci que chacune exclut, étant vraie, la vérité de celle qui lui est opposée au titre de contradictoire, et étant fausse exclut la fausseté de celle qui lui est opposée à titre de contradictoire. S'il y a des hommes menteurs ceci n'est pas compatible avec le fait que nul homme ne soit menteur. Inversement, le rapport est le même de la particulière négative avec l'affirmative universelle.

Qu'est-ce que je vais vous proposer pour vous faire sentir ce qui, au niveau du texte aristotélicien, se présente toujours comme ce qui s'est développé dans l'historique d'embarras autour de la définition comme telle de l'universel. Observez d'abord que si ici je vous ai introduit le non omnis homo mendax : le pas tout, le terme pas portant sur la

notion du tout comme définition, la particulière, ça n'est pas que ceci soit légitime car précisément Aristote s'y oppose, Aristote s'y oppose d'une façon qui est contraire à tout le développement qu'a pu prendre ensuite la spéculation sur la logique formelle, à savoir un développement, une explicitation en extension faisant intervenir la carcasse symbolique par un cercle, par une zone dans laquelle les objets constituant son support sont rassemblés ; Aristote, très précisément avant les premières analytiques, tout au moins dans l'ouvrage qui antécède, dans le groupement de ses œuvres, mais qui apparemment l'antécède logiquement, sinon chronologiquement qui s'appelle "de l'interprétation", fait remarquer que, et non sans avoir provoqué l'étonnement des historiens, ce n'est pas sur la qualification de l'universalité que doit porter la négation. C'est donc bien d'un quelqu'un est supporteur qu'il s'agit et d'un quelqu'un que nous devons interroger comme tel.

La qualification donc de l'omnis, de l'infini, de la parité de la catégorie universelle est ici ce qui est en cause. Est-ce que c'est quelque chose qui soit du 1^{er} niveau, du niveau d'existence de ce qui peut supporter, ne pas supporter l'affirmation ou la négation, est-ce qu'il y a homogénéité entre ces deux niveaux ? Autrement dit, est-ce que c'est de quelque chose qui simplement suppose la collection comme réalisée qu'il s'agit dans la différence qu'il y a

de l'universelle à la particulière?

Bouleversant la portée de ce que je suis en train d'essayer de vous expliquer, je vais vous proposer quelque chose, quelque chose qui est fait en quelque sorte pour répondre à quoi ? à la question qui lie justement la définition du sujet comme telle à celle de l'ordre d'affirmation ou de négation dans lequel il entre dans l'opération de cette division propositionnelle.

Dans l'enseignement classique de la logique formelle, il est dit, et si l'on recherche à qui ça remonte je vais vous le dire, ce n'est pas sans être quelque peu piquant, il est dit que le sujet est pris sous l'angle de la qualité et que l'attribut que vous voyez ici incarné par le terme nominal est pris sous l'angle de la quantité. Autrement dit, dans l'un ils sont tous, ils sont plusieurs, voire il y en a un. C'est ce que Kant conserve encore au niveau de la Logique de la Faculté parce, dans la division ternaire. Ce n'est pas sans soulever de la part des linguistes de grosses objections.

Quand on regarde les choses historiquement, on s'aperçoit que cette distinction : qualité-quantité a une origine ; elle apparaît pour la première fois dans un

petit traité paradossalement sur les doctrines de Platon, et en-
 la c'est au contraire l'écrit aristotélicien de la logique for-
 melle qui est reproduit, d'une façon abrégée mais non sans pé-
 riorité didactique, et l'auteur n'est ni plus ni moins copié.
 l'auteur de se trouve ici une singulière fonc-
 tion historique, c'est à savoir d'avoir introduit une catégori-
 sation, celle de la quantité et de la qualité, pour la moins
 qu'on puisse dire que c'est de s'être introduit et d'être en-
 té aussi longtemps dans l'analyse des formes logiques qu'on l'y
 a introduit.

Voici en effet le modèle autour duquel
 je vous propose pour aujourd'hui de centrer votre réflexion.
 Voici un cadre dans lequel nous allons mettre des traits verti-
 caux. La fonction trait va remplir celle de sujet et la fonction
 verticale, qui est d'ailleurs choisie simplement comme support,
 celle d'attribut. J'aurais bien pu dire que je prenais comme
 attribut la terre unaire mais pour le côté représentatif et im-
 ginable de ce que j'ai à vous centrer je les mets verticaux.

schéma:

Ici, nous avons un segment du cadre
 où il y a des traits verticaux mais aussi des traits obliques,
 ici il n'y a pas de traits. Ce que ceci est destiné à illustrer
 c'est que la distinction universelle-particulière, en tant qu'elle
 se forme un couple distinct de l'opposition affirmative négative.

est à considérer comme d'un registre tout différent de celui qui avec plus ou moins d'adresse des commentateurs à partir d'Aristote ont eu devoir diriger dans ces formules si ambiguës, glissantes et confusionnelles, qui s'appellent respectivement la qualité et la quantité, et de l'opposer en ces termes. Nous appellerons l'opposition universelle particulière une opposition de l'ordre de la lexis, ce qui est pour nous l'ego : lire et aussi bien je choisis, très exactement liée à cette fonction d'attribution de choix signifiant qui est ce sur quoi pour l'instant le terrain de passerelle sur laquelle nous sommes en train de nous avancer. Ceci pour la distinguer de la phrase, c'est-à-dire de quelque chose qui ici se propose comme une parole : oui ou non. Je m'engage quant à l'existence de ce quelque chose qui est nie un être par la lexis première. Et en effet, vous allez le voir, de quoi est-ce que je vais pouvoir dire tout est trait [est] vertical ?.

Bien sûr, du premier secteur du cadran, mais observez le aussi du secteur vide. Si je dis tout trait est vertical, ça veut dire quand il n'y a pas de vertical, il n'y a pas de trait. En tout cas, c'est illustré par le secteur vide du cadran : non seulement le secteur vide ne contredit pas, n'est pas contraire à l'affirmation : tout trait est vertical, qui elle l'illustre. Il n'y a nul trait vertical dans ce secteur du cadran.

Voici donc illustrée par les deux premiers secteurs l'affirmative universelle. La négative universelle va être illustrée par les deux secteurs de droite, mais ce dont il s'agit là se formulera par l'articulation suivante à il n'y a nul trait vertical, il y a là dans ces deux secteurs nul trait. Ce qui est à remarquer, c'est le secteur commun qui recouvrira ces deux propositions qui selon la formule, la doctrine classique, en apparence ne sauraient être vraies en même temps.

Qu'est-ce que nous allons trouver suivant notre mouvement giratoire qui a ainsi fort bien commencé ici comme formule ainsi qu'ici, pour désigner les deux autres groupements possibles 2 par 2 des cadrans. Ici, nous allons voir de ces deux cadrans sous une forme affirmative. Il y a, je le dis d'une façon particulière, "je constate l'existence de traits verticaux". Il y a des traits verticaux, il y a quelques traits verticaux, que je pourrais prouver soit ici, soit ici.

Ici, si nous essayons de définir la distinction de l'universelle et de la particulière, nous voyons qu'il y a deux secteurs qui répondent à l'énonciation particulière. Là il y a des traits non verticaux "non nullis, etc..."

De même que tout à l'heure nous avons été un instant suspendus à l'ambiguïté de cette répétition de négation, le non non est très loin d'être équivalent forcément au oui et c'est

quelque chose vers quoi nous aurons à revenir dans la suite.

Qu'est-ce que cela veut dire ? Quel est l'intérêt pour nous de nous servir d'un tel appareil ? Pourquoi est-ce que j'essaye pour vous de détacher ce plan de la logique du plan de la phrasé ? Je vais y aller tout de suite et pas par quatre chemins, et je vais l'illustrer. Qu'est-ce que nous pouvons dire, nous analystes, qu'est-ce que Freud nous enseigne puisque le sens en a été complètement perdu de ce qui s'appelle proposition universelle, depuis justement une formulation dont on peut mettre la tête de chapitre à la formulation cultricienne qui arrive à nous représenter toutes les fonctions du syllogisme par une série de petits cercles, soit enchaînant les uns les autres, se recoupant, s'intersectant à d'autres termes, et à proprement parler en extension, à quoi s'oppose la compréhension qui serait distinguée simplement par je ne sais quelle inévitable manière de comprendre, de comprendre quoi ? que le cheval est blanc, qu'est-ce qu'il y a à comprendre ?

Ce que nous apportons qui renouvelle la question, c'est ceci : je dis que Freud promulgue en France la formule qui est la suivante : le père est Dieu, en tout temps le père est Dieu. Il en résulte, si nous maintenons cette proposition au niveau universel, celle qu'il n'y a d'autre père que

Bien, lequel d'autre part quant à l'existence est dans la réflexion freudienne plutôt ambiguë, plutôt mis en doute radical. Ce dont il s'agit, c'est que l'ordre de fonction que nous introduisons avec le nom du père est ce quelque chose qui, à la fois a sa valeur universelle, mais qui vous ramène à vous, à l'autre, la charge de contrôler s'il y a un père ou non de cet accabit. S'il n'y en a pas, il est toujours vrai que le père soit Bien, simplement la formule n'est confirmée que par le secteur vide du cadran, voyez-vous qu'au niveau de l'analyse nous avons il y a des pères qui remplissent plus ou moins la fonction symbolique que nous devons dénommer comme telle, comme étant celle du nom du père, il y en a qui est, il y en a qui pas, mais que il y en est qui pas qui soit pas dans tous les cas, ce qui lui est supporté par ce secteur, c'est exactement la même chose qui nous donne appui et base à la fonction universelle du nom du père car, groupée avec le secteur dans lequel il n'y a rien, c'est justement ces deux secteurs pris au niveau de la loi qui se trouvent en raison de celui-ci, de ce secteur supporté qui complètent l'autre qui donne sa pleine portée à ce que nous pouvons énoncer comme affirmation universelle.

Je vais l'illustrer maintenant, puisque aussi bien jusqu'à un certain point la question a pu être posée de sa valeur, je parle par rapport à un enseignement traditionnel.

nel qui doit être ce que j'ai apporté la dernière fois concernant le petit i.

Ici, les professeurs discutent : qu'est-ce que nous allons dire ? le professeur, celui qui enseigne doit enseigner quoi ? ce que d'autres ont enseigné avant lui, c'est-à-dire qu'il se fonde sur quoi ? sur ce qui a déjà subi une certaine loi ; ce qui résulte de toute loi c'est justement ce qui nous importe en l'occasion, et au niveau de quel j'essaie de vous soutenir aujourd'hui : la lettre. Le professeur est lettré dans son caractère universel et celui qui se fonde sur la lettre au niveau d'un énoncé particulier, nous pouvons dire maintenant qu'il peut l'être moitié moitié il peut ne pas être tout lettré. Il en résultera que quand même on puisse dire qu'aucun professeur soit illettré, il y aura toujours dans son cas un peu de lettré. Il n'en reste pas moins que si par hasard il y avait un angle sous lequel nous puissions dire qu'il y en a éventuellement sous un certain angle qui se caractérisent comme donnant lieu à une certaine ignorance, ceci ne nous empêcherait pas pour autant de boucler la boucle et de voir que la retour et le fondement si l'on peut dire de la définition universelle du professeur est très strictement en ceci, c'est que l'identité de la formule que le professeur est celui qui s'identifie à la lettre impose, exige même le contraire qu'il peut y avoir des professeurs analphabètes. La case négative,

comme corrélatrice essentielle de la définition de l'université, est quelque chose qui est profondément caché au niveau de la langue primitive.

Ceci veut dire quelque chose : l'ambiguïté du support particulier que nous pouvons donner dans l'engagement de notre parole au nom du père comme tel n'en reste pas moins que nous ne pouvons pas faire que quoi que ce soit qui soit aspiré dans l'atmosphère de l'année, si je puis m'exprimer ainsi, puisse si l'on peut dire se considérer comme complètement dégagé du nom du père, que même ici où il n'y a que des pères pour qui la fonction du père est, si je puis m'exprimer ainsi, de père porte, le père non père, la cause perdue, sur laquelle a terminé son séminaire de l'année dernière, c'est, néanmoins en fonction de cette décadence, par rapport à une première langue qui est celle du nom du père, que se joue cette catégorie particulière. L'homme ne peut faire que son affirmation ou sa négation avec tout ce qu'elle engage : celui là est un père, ou celui-là est ton père, ne soit pas entièrement suspendue à une langue primitive dont, bien entendu, ça n'est pas du tout commun, du signifié, du père, qu'il s'agit, mais de quelque chose à quoi nous sommes provoqués ici de donner son véritable support et qui légitime même aux yeux des professeurs, qui vous le voyez, servant en grand danger d'être toujours mis en quelque suspens quant à leur fonction réelle, même aux yeux des professeurs, doit justifier que j'exerce de donner, même à leur niveau de professeurs, un support algorithmique à leur existence de sujets comme tels.